



Une psychanalyste italienne se penche sur ce rôle particulier

Des histoires de belle-mère
Elle a beau être psychanalyste, « cela ne l'a pas sauvée face aux réalités » du job, confie-t-elle. À 45 ans, Laura Pigozzi a été propulsée « belle-mère » de « trois beaux enfants ouverts, curieux et pleins d'amour ». Mais ça ne fait pas tout apparemment, puisqu'elle avoue que « c'est très difficile de trouver sa place ».

De son expérience, croisée avec des témoignages de patients dans son cabinet à Milan (Italie), est né un livre : *Qui est la plus méchante du royaume ? Mère, fille et belle-mère dans la famille recomposée* (Albin Michel). Avec l'idée que cette belle-mère-là, cette autre mère également acquise par une alliance, est en « situation un peu particulière ». « Autrefois, la belle-mère venait remplacer la mère, décédée. Mais aujourd'hui, au sein des familles recomposées, elle doit coexister avec elle », explique la psychanalyste. « Cela a été l'occasion pour moi de réfléchir sur les tendances actuelles de la famille et la transmission du féminin dans ce contexte ». Son dessein n'était pas tant de la « réhabiliter », mais de « l'inscrire dans un discours social normal ». Un discours de « reconnaissance », dit-elle encore. Le statut de belle-mère, non reconnu, sauf à passer par des recours de délégation d'autorité parentale ou d'adoption simple, n'aide en rien.

La belle-mère traîne avec elle le poids de l'imaginaire, des contes, de Cendrillon à Blanche-Neige. « Elle y est une figure traumatique car elle arrive après une mère décédée. Elle est la marâtre », explique Laura Pigozzi, en français. « Les contes sont là pour rendre plus digeste la mort d'une maman, grâce à des histoires qui finissent bien ». Oui, mais en attendant, la belle-mère a le mauvais rôle. Pour le beau-père, c'est plus facile. « Il n'est pas investi des mêmes fonctions », selon elle. « La belle-mère a un rapport intime avec le corps des enfants. On attend d'elle des soins maternels. Si ma petite belle-fille veut aller aux toilettes, elle m'appelle, non pas que son père soit absent ou se soustraie à ses devoirs il la changeait, bébé, mais parce que j'incarne la fonction maternelle ».

Le souci, c'est de trouver sa juste place. Sur ce sujet, la psychanalyste met en avant le rôle crucial du père, « mais son discours est souvent affaibli, chez les enfants, par la parole de l'ex-femme ». Laquelle ne voit pas toujours d'un bon œil cette « nouvelle famille », explique-t-elle, « surtout si elle-même n'a pas refait sa vie ». De quoi générer des « dégâts ». Laura Pigozzi est d'avis qu'il faut penser d'abord et avant tout aux enfants. « Ils ont besoin de voir que les adultes s'aiment, que l'amour est possible après un divorce ». D'où le devoir pour la belle-mère, selon elle, de toujours

« soutenir la mère, même si elle dit des bêtises. Pour le bien des enfants, il faut assurer cette médiation. Ce n'est pas à eux que revient la charge de recomposer une famille ».

La psychanalyste prétend que « pour faire une femme, il faut une belle-mère ». Elle s'explique : « La mère, d'abord en symbiose avec son enfant, doit apprendre à s'en détacher pour lui permettre de grandir. « Le père est là pour lui rappeler que son désir doit s'adresser à lui. Si ce mécanisme est faible, c'est la catastrophe pour l'enfant ». Selon la psychanalyste, « il y a un peu de père dans la belle-mère, en ce sens qu'elle est une mère plus symbolique, moins symbiotique. La mère doit être bonne, mais jamais trop bonne. Quelque part, toutes les mères doivent être un peu belles-mères ! ».

À lire. *Qui est la plus méchante du royaume ?*, par Laura Pigozzi, traduit de l'italien ; éd Albin-Michel, 288 pages, 20 ?.

Florence Chédotal florence.chedotal@centrefrance.com ■